

Edgar Elías Azar, un Libano-Mexicain à la tête d'une des plus grandes Cours de justice du monde

Le juge Edgar Elías Azar, fils d'émigrés libanais et chef de la Cour suprême de justice de Mexico City, vient d'effectuer sa troisième visite au Liban, son pays d'origine, du 4 au 9 avril.



Le juge libano-mexicain Edgar Azar et son épouse Patricia en visite au Liban.

Le juge Edgar Azar était accompagné, au cours de sa tournée libanaise, d'une délégation libano-mexicaine. Azar a été reçu, au cours de son séjour, par le président de la République Michel Sleiman pour discuter de différents thèmes se rapportant au Liban et à l'émigration libanaise. Il a aussi rencontré d'autres personnalités et autorités. L'association RJ Liban a eu l'occasion de rencontrer cet homme fier de ses origines pour parler de sa relation spéciale avec le Liban et ses traditions.

C'est à Acapulco, la ville portuaire de l'État de Guerrero situé à 400 kilomètres de Mexico, qu'Edgar Elías Azar voit le jour le 7 août 1946. Son père, Edouard Elías Bachour, originaire de Dhour Choueir, était arrivé au Mexique dans les années 1920, soit vers la fin de la révolution mexicaine qui dura de 1910 à 1921. Cette époque était assez dangereuse pour cet homme courageux

qui a traversé tout le continent mexicain pour s'installer enfin à Acapulco, où il a eu beaucoup de succès dans le domaine commercial. Plus tard, il a rencontré Sylvia Kasar Obeiry, une femme « typiquement libanaise » originaire de Beyrouth, et ils ont fondé une famille de quatre enfants, vivant actuellement entre le Mexique et le Canada.

Parce qu'il n'y avait pas d'université à Acapulco, Edgar Elías Azar a suivi des études de droit dans la ville de Mexico, dans l'une des universités les plus connues du pays « La Universidad Nacional Autónoma de Mexico », pour ensuite obtenir, en 2000, un master de l'Université ibéro-américaine de Mexico, ainsi qu'un master (2002) et un doctorat en droit (2005) de l'université Computense de Madrid.

Juge à 19 ans
La carrière d'Edgar Elías Azar a commencé au tribunal

de Mexico (connu sous le nom de « Tribunal Superior de Justicia del Distrito Federal ») à un très jeune âge, puisqu'il avait 19 ans à peine. Avant même de terminer ses études universitaires, il est devenu le juge le plus jeune du tribunal et a occupé plusieurs postes jusqu'à son élection comme chef de la Cour suprême en 2008, pour un mandat de 4 ans.

La Cour suprême de Mexico City présidée par Azar est l'une des plus grandes cours du monde, vu qu'elle déploie des efforts au service de 22 millions d'habitants, avec plus de 300 000 procès par an ; une cour moderne abritant plus de 9 000 employés et qui reçoit environ 35 000 visites quotidiennes et prononce 1 000 verdicts par jour.

Edgar Azar s'est marié à 25 ans avec Patricia Atallah Seaman, une Libanaise dont le père est originaire de Koura et la mère de Choueifat. Ils ont eu trois enfants : Souad,

Patricia et Sylvia. La femme d'Edgar détient actuellement cinq cafés en plus de la mission qu'elle a toujours assurée depuis son mariage en tant que femme au foyer très appréciée de sa famille.

En plus de son poste à la cour, Edgar Azar est professeur de droit à l'Institut de recherches touristiques au Mexique et auteur de trois livres importants dans son domaine : *Personas y Bienes en el Derecho Civil Mexicano* (Les personnes et les biens en droit civil mexicain), *Frases e Expresiones Latinas* (Phrases et expressions latines) et *Contratación por Medios Electrónicos* (Contrats par moyens électroniques). Il donne de même des conférences dans plusieurs universités et institutions privées et publiques et représente souvent le Mexique dans des forums internationaux.

Trois visites au Liban exceptionnelles
La première visite de Azar

au Liban a eu lieu en 1973 suite à une invitation de la part de l'État libanais qui avait appelé tous les fils d'émigrés à venir découvrir les merveilles de leur pays d'origine. Au cours de cette visite, il a eu l'impression d'avoir connu le Liban bien avant de fouler sa terre, et ce à travers les histoires de son père dont il se rappelle tous les détails : « J'ai senti que je connaissais déjà le village de mon père, la capitale, les mets libanais et le climat fascinant du pays, c'était une visite inoubliable. »

Dans la maison de son père au Mexique, les deux drapeaux mexicain et libanais étaient toujours présents l'un à côté de l'autre pour rappeler les belles couleurs du pays d'origine, source d'orgueil et de fierté pour sa famille, surtout pour son père qui ne cessait de répéter les mêmes paroles à chaque repas et à chaque occasion : « Mitel hal bled ma fi » (« Il n'y a pas de pays pareil à celui-là »), faisant al-

lusion au Liban. « C'est après ma première visite au Liban que j'ai compris le sentiment de mon père et le vrai sens de ses paroles », a-t-il dit.

La deuxième visite d'Edgar Azar et de sa famille au Liban, en 2005, a coïncidé avec les événements politiques tragiques qui se sont succédés, obligeant les Azar à retourner au Mexique avec une grande déception.

Néanmoins, avec le retour de la paix et de la stabilité au Liban, Edgar Azar a décidé en 2010 de visiter ce pays pour la troisième fois. « Le Liban que j'ai vu renaître durant cette visite m'a redonné l'espoir et la confiance en mon pays d'origine, et m'a rappelé le Liban dynamique de l'avant-guerre », a-t-il déclaré. Au cours de son séjour, il a rencontré le président Sleiman dans le but de l'inviter à la cérémonie de commémoration du 200e anniversaire de la révolution mexicaine, prévue en septembre 2010.

« La présence du président Sleiman dans un événement si important pour le Mexique sera sûrement appréciée par la communauté libanaise, qui est très forte et très respectée au sein de la société mexicaine et de par le monde », a-t-il affirmé. Edgar Azar a été reçu par de nombreuses personnalités et un déjeuner a été organisé en son honneur par Georges Hayek.

Le mystère de Dhour Choueir

Edgar, qui s'est rendu à Dhour Choueir, lieu de naissance de son père, a avoué ne jamais avoir voulu visiter la maison paternelle, dont il a gardé l'adresse secrète, avant de l'acheter. Les négociations avaient commencé il y a 5 ans. « Je connais chaque détail de cette maison par cœur grâce aux paroles de mon père et je suis certain

que le rêve de me l'approprier se réalisera un jour », a-t-il souligné. D'ailleurs, le rêve de pouvoir passer sa retraite au Liban et plus particulièrement à Dhour Choueir, sur la terrasse de la maison paternelle, avec sa collection de narguilés et son café turc, le hante toujours, et ses yeux ne cessent de briller quand il parle de la « hrisé », son plat libanais préféré.

La famille Azar perpétue la tradition libanaise au Mexique et sa maison reste ouverte à tous les amis et proches. Quant aux déjeuners du dimanche, ils sont riches et typiquement libanais chez les Azar. La cuisine libanaise est appréciée jusque dans la Cour suprême de Mexico, où le cuisinier libanais d'Edgar Azar offre aux invités les meilleurs mets libanais.

Cynthia ABOU-JAOUÉ

Retour aux sources des Libanais de France, du Brésil et du Mexique

Les petits groupes de Libanais d'origine façonnant le Liban et son unité sont sur le chemin du retour. Ils parcourent des milliers de kilomètres pour se retrouver dans leur mère-patrie, réalisant ainsi leurs rêves d'enfance ou celui de leurs parents. Nombreux sont en effet les descendants de Libanais qui, au cours de leur existence, n'ont pas réussi à franchir la barrière les séparant du pays du Cèdre, soit faute de moyens, soit pour des raisons psychologiques ou familiales aggravées par la guerre qui a dévasté le Liban à la fin du vingtième siècle.

Le coup d'envoi a été donné le mois dernier par l'ambassade de France au Liban, grâce à l'action déterminée du chef des services économiques français pour le Proche-Orient, Frédéric Kaplan, du conseiller commercial Nicolas Vassitch et de l'attachée sectorielle Myriam Safsaf, qui ont organisé du 17 au 21 mars à Beyrouth l'exposition « La France au Liban ». Près de cent mille visiteurs ont parcouru les divers stands tenus par une cinquantaine d'entreprises françaises, fières de présenter leurs services et leurs produits dans une ambiance aussi bien professionnelle que familiale. Parmi les exposants, figuraient des Franco-Libanais qui, pour la première fois, venaient à la découverte du marché libanais, comme Charles Georges et ses parents, propriétaires de l'hôtel San Régis à Paris, ou Gabriel Beyrouthy, gérant de la société Planet Enseignes en Alsace. Ils ont participé aux événements culturels et festifs organisés par RJLiban en marge de l'exposition, s'ajoutant aux deux grandes réceptions données par l'ambassade de France, M. Denis Pietton à la Résidence des Pins, ainsi que par le Premier ministre Saad Hariri, au Grand Sérail.

Du 10 au 17 avril, RJLiban a accueilli et accompagné un nouveau groupe de Franco-Libanais, entraîné par l'oncle Denis qui seul, connaissait déjà le Liban. Ebloui par les grands sites archéologiques du Liban, le groupe a passé une journée entière avec les membres de



Le groupe de Libano-Brésiens au cours de la visite de Bécharré.

sa famille. Denis, Martine et leurs fils Julian, ainsi que la nièce Valérie, Dominique et leur fils Corentin, ont parcouru le premier jour avec émotion les ruines de Beyrouth. Avant d'émigrer en France et alors qu'il se trouvait encore en Côte d'Ivoire où il était né, Denis, dont le père était un officier engagé dans les Forces françaises libres au Liban, séjourna deux fois dans la maison familiale des Chaaya située dans la région des grands hôtels : il se souvient de son oncle maternel (et grand-oncle de Valérie), Spirou, chauffeur de taxi, qui à la fin de sa tournée nocturne, venait le réveiller à 6h du matin pour l'emmener au petit-déjeuner manger du « foul » ; Spirou a été tué en 1975 par une balle de franc-tireur sur la ligne de démarcation. Leur voyage aura permis de retrouver l'« autre visage » du Liban en paix qu'ils feront découvrir à leurs nombreux amis français résidant à Angers et à Strasbourg, déjà sensibilisés à notre pays, et qui n'attendent qu'un signal pour débarquer dans le pays des Cèdres.

Voyage du lointain Brésil

Nous avons reçu également d'autres Libanais d'origine venus du Brésil, du 18 au 22 mars. Leur visite coïncidant



Retour au pays pour les descendants français de la famille Chaaya, avec (de gauche à droite) : Valérie, Dominique, Corentin, Martine, Julian et Denis.

avec « La France au Liban », tous se sont retrouvés dans un grand hôtel de Beyrouth pour une soirée orientale au cours de laquelle danses libanaises, tahitiennes et brésiliennes se sont entremêlées au grand bonheur de tous. Les Libano-Brésiens ont tenu à se rendre à Zahlé, sans toutefois chercher à rencontrer les cousins maternels éloignés de la famille Saggi qui se trouvent dans cette grande ville de la Bekaa, à la beauté toujours renouvelée et dont des dizaines de milliers de ses fils vivent à São Paulo et autres grandes villes du Brésil. Côté père, la famille Tajra est originaire de Maaloula (Syrie), qui a été incluse dans le circuit touristique centré sur le Liban. Paulo et Gillian vivent dans la ville de Teresina dans l'État du Piauí, au nord-est du Brésil, ainsi que leur fille Paula mariée à Leonardo, leur cousin Eliane mariée à Pedro et son frère Evandro marié à Eugenia. Ils sont dans le secteur de la restauration et de l'hôtellerie, et ont beaucoup apprécié la qualité de l'accueil au Liban promu à un grand avenir touristique.

Camp de jeunes Libano-Mexicains en juillet

Comme nous le constatons, les liens sont souvent rompus entre le Liban et le monde

Najji FARAH

Milton Hatoum, un des principaux écrivains brésiliens de la littérature contemporaine

Milton Hatoum est considéré par la critique littéraire comme un des principaux écrivains de la littérature contemporaine brésilienne. Sa famille est originaire de Bourj el-Brajneh

Né en Amazonie en 1952, Milton Hatoum est titulaire d'un diplôme d'architecture et d'urbanisme à São Paulo et d'un doctorat en Lettres de l'université de la Sorbonne nouvelle (Paris III). Il a enseigné la littérature à l'université fédérale de l'Amazonas et à l'université de Californie et de Berkeley. Il vit actuellement à São Paulo où il se consacre entièrement à l'écriture de ses œuvres.

De passage à Beyrouth à l'occasion de la Foire du livre ibéro-américain, il retrace le parcours familial duquel il puise une partie de son inspiration. « Mes deux premiers romans ne sont pas des sagas d'immigrés libanais, ces romans sont plutôt des drames familiaux, dont les personnages sont des Brésiliens et aussi des immigrés libanais déjà établis à Manaus (Amazonie), raconte-t-il. Bien sûr, il y a quelque chose de ma vie et de celle de ma famille dans ces romans. Mon père était un Libanais de Beyrouth (Bourj el-Brajneh). Du côté maternel, mon bisaïeul originaire de Batroun a été le premier à s'établir à Manaus, au début du XXe siècle. De famille chrétienne, sa fille – ma grand-mère Emilie – a épousé un musulman et le mariage interconfessionnel s'est répété avec mes parents. Aussi la Bible et le Coran étaient-ils les livres sacrés de la maison de mon enfance. Il en a été ainsi pendant un demi-siècle et, grâce à Dieu et à mes parents, aucune religion ne m'a été imposée. »

De ce mélange résulte une production foisonnante, où s'entremêlent les cultures amazonienne, brésilienne, européenne et arabe. Citons parmi ses œuvres un recueil de poèmes, *Entre autres écrits*, paru en 1979 – *Amazonas. Palavras e imagens de um rio entre ruínas* (« Amazonie. Paroles et images d'un fleuve entre ruines »).



Milton Hatoum entouré de l'ambassadeur du Brésil, Paulo Roberto da Fontoura (à droite), et du chercheur Roberto Khatlab.

En 1989, il écrit le roman *Relatos de um certo Oriente* (« Récit d'un certain Orient » – Seuil), en 2000, *Dois irmãos* (« Deux frères » – Seuil), en 2005, *Cinzas do Norte* (« Cendres d'Amazonie » – Actes Sud), et en 2008, *Orfãos do Eldorado* (« Orphelins de l'Eldorado » – Actes Sud, 2010).

Sur l'émigration, Hatoum dit : « Rares sont ceux qui sont prêts à quitter leur terre pour toujours, à parler une autre langue, sachant que leur langue maternelle sera réservée à un petit cercle de parents et d'amis, au sein de leur communauté. Les plus vieux racontaient des histoires d'exodes, de déplacements, de grands voyages, d'activités commerciales sur les fleuves d'Amazonie. C'étaient des chroniques pleines d'aventures et de périls, dans lesquelles s'imposait presque comme une nécessité le désir de s'établir et de réussir dans la nouvelle patrie. La langue arabe était parlée par mon père et mes grands-parents maternels, mais ma mère, une Brésilienne, ne m'a jamais adressé la parole en arabe. Cette langue était pour moi une sorte de mélodie aux sons familiers, mais malheureusement une mélodie perdue. Pour moi, le français était plus abordable surtout que ma grand-mère

Émilie l'alternait avec l'arabe. Néanmoins, ma langue maternelle est le portugais du Brésil, avec l'accent, les tournures et le vocabulaire de l'Amazonie. »

Milton Hatoum s'étend aussi sur son identité : « Il est difficile de définir ce que nous sommes. Toutefois, un Brésilien descendant d'immigrés, quelles que soient ses origines, ne ressent pas l'étrangeté et le dépaysement que peut éprouver l'enfant d'immigrés turcs en Allemagne, de pakistanais en Angleterre ou d'algériens en France. Au Brésil on ne se considère pas comme des Afro-Brésiens, des Italo-Brésiens ou des Arabo-Brésiens. La dilution des origines est la base de la formation de la société brésilienne, elle signifie le mélange, le refus des identités rigides et immuables, l'assimilation de cultures diverses, non hiérarchisées. De là vient l'importance de la coexistence de différentes ethnies, de différentes origines, même si cela semble une utopie. »

« Réconcilier les cultures différentes et promouvoir le dialogue entre elles font partie des défis de notre époque qui, hélas, annonce une nouvelle barbarie, ajoute-t-il. J'ai cité l'exemple de Cervantes, parmi tant d'autres grands écrivains et artistes, qui a compris l'import-

tance vitale de la connaissance de l'Autre. »

Interrogé sur ses émotions, l'écrivain affirme : « En 1993, mon premier roman a été publié et traduit en France, donnant lieu à des comptes-rendus dans la presse libanaise. Ces journaux ont traversé l'océan et sont arrivés jusqu'aux mains de mon père, à Manaus, Amazonie, plus d'un demi-siècle après qu'il eut définitivement quitté le Liban pour le Brésil. Un des souvenirs les plus émouvants que je garde de lui est justement celui où je le revois assis sur la terrasse de sa maison, lisant un de ces comptes-rendus, parus dans le journal libanais *an-Nabar*. Je me souviens qu'il a convoqué toute la famille pour en faire la lecture, comme s'il s'agissait d'une cérémonie solennelle. C'est la première fois que je l'ai vu pleurer, sans sanglots, des larmes silencieuses d'une douleur qui m'a paru inouïe. A ce moment précis, en regardant cet homme déjà vieux, appelé à être un jour enterré loin de sa patrie, j'ai pensé à la douleur des immigrés, des exilés et des expatriés qui rarement reviennent dans leur terre natale pour revoir parents et amis, ou simplement pour contempler le paysage de leur enfance, quand tous les autres sont déjà morts. J'ai pensé qu'une société, quelle qu'elle soit, a une dette envers ces êtres égarés sur terre et qui, mus par une volonté tenace de mener une vie moins pénible, ont choisi une autre patrie. »

Emu, mon père a lu l'article en arabe, sa langue maternelle, et l'a traduit lentement en portugais, sa langue d'adoption. Quand il en a achevé la traduction, il a déclaré : « Je n'ai jamais pensé qu'un jour je retournerai au Liban grâce à un livre écrit par mon fils. »

Roberto KHATLAB

« Viva España » lancé à Gemmayzé



Inauguration de Viva España au Venue à Gemmayzé (avec de gauche à droite), Saïd Chaya, Najji et Hiba Farah, l'ambassadeur Juan Carlos Gafo, Cynthia Aboujaoudé, Walid Hachem et Fadi Moghabgab.

Dans l'attente du rétablissement des liaisons aériennes directes entre la péninsule ibérique et le Liban, la capitale libanaise bat au rythme de l'Espagne avec de nombreuses activités culturelles. Musique, danse et cuisine espagnoles sont au cœur de multiples soirées comme celles qui viennent d'être lancées par le restaurant Venue à

Gemmayzé, en collaboration avec l'association RJLiban. Un événement hebdomadaire qui se déroulera tous les mercredis soirs, et qui a été inauguré le mercredi 14 avril en présence de l'ambassadeur d'Espagne Juan Carlos Gafo, dans une atmosphère festive au son des guitares accompagnant la troupe du club de danse Mirella.

Cette page (parution le premier et troisième lundis de chaque mois) est réalisée en collaboration avec l'Association RJLiban. E-mail : monde@rjliban.com - www.rjliban.com



« La France au Liban » au BIEL, avec (de gauche à droite) les organisateurs français Nicolas Vassitch, Myriam Safsaf et Frédéric Kaplan.